****

**COMMUNICANTES**

**Bulletin de la Fraternité Saint-Pierre dans l’Archidiocèse de Lyon**

**Numéro 89 – Mai 2015 - 1 euro**

**EDITORIAL**



**Pour aller à Jésus, passons par Marie !**

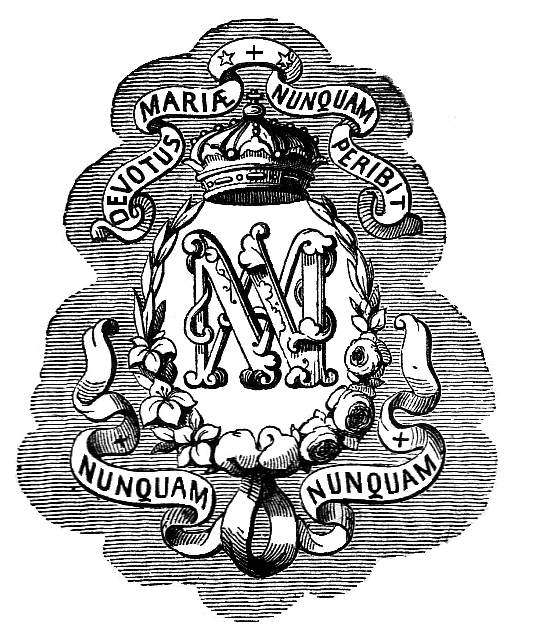
Mes bien aimés paroissiens,

Qu’allons-nous faire de ce mois de Marie ?

Notre vie chrétienne et sa ferveur découle en effet en grande partie de notre dévotion à Marie.

Notre action dépendra donc de notre désir de sainteté et de notre volonté à nous mettre sous la bannière de Notre-Dame.

Une des graves erreurs de ces cinquante dernières années fut de remettre en question la dévotion mariale. Certains disaient même : « Si le Christ suffit, pourquoi passer par Marie ? ».

On ne peut minimiser le rôle de la Sainte Vierge. Elle n’est pas une mère de famille ordinaire. Elle est l’Immaculée Conception, elle est Mère de Dieu, Mère de l’Eglise, Mère des hommes et Reine de toute la terre ; elle est la force d’intervention la plus puissante que l’Occident chrétien, pourtant gravement pécheur, possède encore pour s’opposer aux plus grands courants anti-chrétiens qui l’aient jamais menacée et pour en triompher !

Si nous voulons demeurer catholiques, nous devons tenir à la dévotion à Marie comme à la prunelle de nos yeux. Parce qu’elle tient une telle place dans le Mystère de la Rédemption, dans l’œuvre du salut du monde, vouloir l’ignorer ou n’en pas tenir compte, c’est s’écarter du plan de Dieu dont la volonté est que nous recevions tous les biens de la grâce par l’intermédiaire de celle qu’il a choisie pour venir jusqu’à nous.

Ecarter Marie, c’est limiter l’action du Saint-Esprit dans nos âmes.

Honorer Marie, c’est s’assurer les faveurs de son fils.

Pour surmonter les graves crises que l’Occident, notre société contemporaine, notre pays, mais aussi l’Eglise, traversent, le plus sûr moyen est de s’adresser à Marie.

Remettons en honneur et rendons plus vivante dans nos familles, dans notre communauté, dans nos écoles, la dévotion mariale. Revenons tout particulièrement au chapelet qui en est l’expression la plus populaire et la plus efficace. Consacrons-nous à Marie, disons l’Angelus, portons le scapulaire et la médaille miraculeuse. Loin de Dieu les hommes sont en effet malheureux et inquiets.

Pour accomplir le nécessaire retour à Dieu de chacun, des familles et des nations, n’y a-t-il pas urgence à ranimer notre foi, notre espérance et notre charité ? Et qui mieux que Marie pour nous y aider ?

Alors ne perdons plus de temps ! Pour aller à Jésus, passons par Marie.

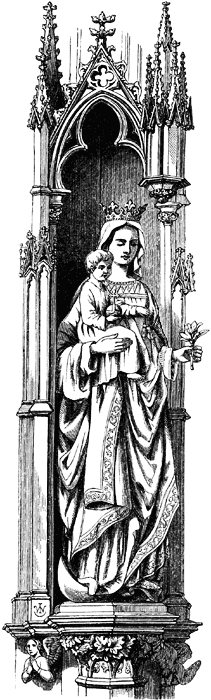
Abbé Brice Meissonnier, fssp

*Supérieur*

**Confiance filiale en Marie.**

*Disons notre chapelet*

Prenant le chapelet qui s’use sous mes doigts

Ce soir, j’ai récité l’Ave dix fois, vingt fois.

Ayant péché, j’étais d’une tristesse amère.

Mais simplement, ainsi qu’un fils devant sa mère,

Mains jointes, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,

J’ai répété : « Priez pour nous, pauvres pécheurs ! »

Et dans mon cœur déjà, je sens la pais renaître.

Je crois, j’espère en Dieu, je sais qu’il est un maître

Miséricordieux, bon, clément, paternel;

Pourtant il est aussi, sur son trône éternel,

Mon juge, et quand je songe à ma vie, il me semble

Que je suis bien souillé, bien coupable, et je tremble

Oui, mais la bonne Vierge est là qui me défend.

Souvenez-vous. Jadis, quand vous étiez enfant

Et, pour vous châtier de quelque grave faute,

Quand le père irrité se levait, la main haute,

Votre mère arrêtait le bras prêt à frapper.

Or, dans le saint récit qui ne peut nous tromper,

Jésus Christ sur la croix, montrant Jean à Marie,

Lui dit : « Voilà ton fils ! » C’est pourquoi, je la prie,

A l’heure de la mort, d’implorer mon pardon.

Car, quand Jésus lui fit ce mystérieux don,

Il lui léguait ainsi l’humanité chrétienne

Toute entière, et ta Mère, Ô Seigneur, est la mienne.

Ma Mère, intercédez donc pour moi, s’il vous plaît.

Dans le creux de ma main je vois mon chapelet,

Et pour moi, ces grains noirs tout comme une semence

Qu’avec un grand espoir je jette au ciel immense :

Chaque Ave va bientôt - miracle merveilleux ! -

S’épanouir aux pieds de la Reine des cieux,

Et, suave parfum, ma prière fleurit

Montera doucement vers la Vierge Marie.

François Coppée

Publié dans *le bulletin paroissial de Saint-Just,* mai 1914.

**[Prière](http://leblogdumesnil.unblog.fr/2014/05/31/priere-a-la-tres-sainte-vierge-marie-reine/" \o "Permalink pour Prière à la Très Sainte Vierge Marie, Reine.)**

**[à la Très Sainte Vierge Marie, Reine](http://leblogdumesnil.unblog.fr/2014/05/31/priere-a-la-tres-sainte-vierge-marie-reine/" \o "Permalink pour Prière à la Très Sainte Vierge Marie, Reine.)**

*Le mois de mai, mois de Marie, s’achève par la fête de Marie, Reine. Cette fête fut instituée afin de clore solennellement le mois de Marie, le 31 mai : c’est une initiative de Sa Sainteté le Pape Pie XII qu’il annonça dans l’encyclique « Ad caeli Reginam », en date du 11 octobre 1954.*

*Vingt jours plus tard, le 1er novembre 1954 (jour du quatrième anniversaire de la proclamation du dogme de l’Assomption), dans la basilique Saint-Pierre, le Saint-Père couronnait solennellement la célèbre icône de Marie appelée « Salus Populi Romani », habituellement gardée dans la chapelle Borghèse de la basilique de Sainte-Marie Majeur et qui, pour cette occasion, avait été portée en procession jusqu’au Vatican.*

*C’est en cette circonstance que le vénérable Pie XII prononça la prière dont nous publions le traduction française ci-dessous, prière dont les termes conservent une pertinente actualité.*

\* \* \* \* \* \* \*

Du fond de cette terre de larmes où l’humanité souffrante se traîne péniblement, dans les remous d’une mer sans cesse agitée par le vent des passions, nous levons les yeux vers vous, ô Marie, Mère très aimée, pour puiser le réconfort dans la contemplation de votre gloire et pour vous saluer Reine et Maîtresse des cieux et de la terre, notre Reine et notre Dame.

Votre Royauté, nous voulons l’exalter avec la légitime fierté des fils, et la reconnaître comme due à la suprême excellence de tout votre être, ô très douce et vraie Mère de Celui qui est Roi par droit propre, par héritage, par conquête.

Régnez, ô notre Mère et notre Dame, en nous montrant le chemin de la sainteté, en nous dirigeant et assistant, afin que nous ne nous en éloignions jamais.

Au plus haut des cieux, vous exercez votre Royauté sur les armées des anges qui vous acclament comme leur Souveraine, sur les légions des Saints qui se délectent dans la contemplation de votre éclatante beauté ; régnez de même sur le genre humain tout entier, surtout en ouvrant le chemin de la foi à ceux qui ne connaissent pas encore votre divin Fils.

Régnez sur l’Eglise, qui professe et fête votre suave domination et qui recourt à vous comme à un sûr refuge au milieu des calamités de notre temps. Mais régnez spécialement sur cette portion de l’Eglise qui est persécutée et opprimée, lui donnant la force pour supporter les adversités, la constance pour ne pas plier sous les injustes oppressions, la lumière pour ne pas tomber dans les embûches de l’ennemi, la fermeté pour résister aux attaques ouvertes, et, à chaque instant, une inébranlable fidélité à votre Royaume.

Régnez sur les intelligences, afin qu’elles ne recherchent que la vérité ; sur les volontés, afin qu’elles ne suivent que le bien ; sur les cœurs, afin qu’ils aiment uniquement ce que vous aimez vous-même.

Régnez sur les individus et sur les familles comme sur les sociétés et les nations ; sur les assemblées des puissants, sur les conseils des sages, comme sur les modestes aspirations des petits.

Régnez sur les routes et les places publiques, dans les cités et les villages, dans les vallées et les montagnes, dans les airs, sur la terre et sur les mers.

Et accueillez la dévote prière de ceux qui savent que votre Royaume est un royaume de miséricorde, où toute supplication trouve accueil, toute douleur un réconfort, toute infortune un soulagement, toute infirmité la santé et où, comme sur un signe de vos très douces mains, de la mort même renaît la vie souriante.

Accordez-nous que ceux qui maintenant, dans toutes les parties du monde, vous acclament et vous reconnaissent pour Reine et Maîtresse, puissent un jour au ciel jouir de la plénitude de votre Royaume, dans la vision de votre Fils, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne, dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il !

****

**Chronique de la Communauté**

**Avril 2015**

**Samedi 18 avril**

La quasi-totalité des séminaristes français du séminaire de Wigratzbad rend visite à notre communauté pour le dimanche du « Bon Pasteur », traditionnellement consacré aux vocations. Les premières vêpres sont chantées solennellement, avec quatre chantres en chape, en la collégiale Saint-Just. Les antiques stalles de la collégiale retrouvent comme une seconde jeunesse…

Les séminaristes sont ensuite accueillis dans des familles de la communauté. Cette rencontre est pour les séminaristes une œuvre d’apostolat, et, pour les familles, l’occasion de mieux connaître le séminaire ainsi que ceux qui seront leurs prêtres demain.

**Dimanche 19 avril**

La grand’Messe solennelle est célébrée par Monsieur l’abbé du Faÿ de Choisinet, recteur du séminaire. L’imposante procession des séminaristes et des enfants de chœur marque fortement les esprits. Monsieur le recteur exhorte dans son homélie à bien prier pour les séminaristes et les futures vocations, les « bons pasteurs » de demain.

Un apéritif familial est servi sur le parvis. Les séminaristes et les prêtres se retrouvent ensuite à la Maison Padre Pio pour un déjeuner fraternel. Ils regagnent le séminaire en fin de journée. *Deo Gratias !*

**Mercredi 22 avril**

Le groupe de séniors *Senectutem* se retrouve pour sa réunion trimestrielle à l’Espace Culturel du Christianisme, ouvert depuis quelques mois sur le site de l’Antiquaille, est une contribution à l’histoire du christianisme de notre cité. Tous se recueillent dans le cachot de saint Pothin, haut lieu des origines du christianisme à Lyon et en Gaule.

**Mercredi 29 avril**

En la fête de saint Pierre de Vérone le Père Louis-Marie de Blignières, fondateur de la Fraternité Saint-Vincent Ferrier, nous rend une visite fraternelle.

Le lendemain, en la fête de sainte Catherine de Sienne, le Père de Blignières fait une surprise aux enfants de l’école Sainte-Jeanne d’Arc : il leur adresse un touchant sermon sur la responsabilité de chaque chrétien face aux difficultés actuelles.

****

**Communiqué de la Maison Générale de la FSSP**

Nomination des Supérieurs de District

Fribourg, le 25 avril 2015

Les mandats des trois Supérieurs de District arrivant à échéance au mois de juillet prochain, l’abbé John Berg, Supérieur Général, a nommé, avec l’accord de son Conseil Général réuni le 24 avril à Fribourg :

* l’abbé Bernhard Gerstle comme Supérieur du District Germanophone à compter du 13 juillet 2015 pour trois ans ;
* l’abbé Benoît Paul-Joseph comme Supérieur du District de France à compter du 13 juillet 2015 pour trois ans ;
* l’abbé Gerard Saguto comme Supérieur du District Nord-Américain à compter du 13 juillet 2015 pour trois ans.

Abbé Arnaud Evrat,

*Secrétaire Général*

**9 Mois de prière pour la France**



*Du 15 novembre 2014 au 15 Août 2015, sous le patronage du Cardinal Barbarin, Primat des Gaules, une longue****chaine de prière****est proposée à tous les****catholiques de France, à l’intention de leur pays****.*

**En quoi cela consiste-t-il exactement ?**

1. S’engager à un temps de prière quotidien pour la France, spécialement grâce à la récitation du chapelet ou à une dizaine du chapelet conclu par la prière de la neuvaine :

**Vierge Marie,Notre-Dame de France,**Accueillez nos cœurs d’enfants confiants en votre bienveillance.Guidez-les vers Jésus notre Sauveur,pour recevoir de son Cœur les grâcesde sa divine miséricorde.

Nous vous présentons notre pays,ses souffrances, ses troubles,ses conflits,mais aussi ses ressourceset ses aspirations.

Accueillez-le, purifiez-les,

présentez-les à votre Fils,

afin qu’Il intercède en notre faveur,

qu’Il oriente nos actions vers le Bien,

et nous guide dans la Vérité.

Nous vous consacrons la France,

dans la fidélité à l’Espérance

et à la force de l’Esprit-Saint

reçus à notre baptême.

Ainsi soit-il.

2. Jeûner le premier vendredi de chaque mois :

Prier et jeûner sont les deux seuls engagements autour desquels se déploient de nombreuses propositions.

****

**Ordo liturgique**

**Mai 2015**

Vendredi 1er Mai : St Joseph Artisan, époux de la Bse Vierge Marie, 1ère classe, blanc.

Samedi 2 Mai : St Athanase, évêque et docteur, 3ème classe, blanc.

**Dimanche 03 Mai**

**Quatrième Dimanche après Pâques, 2ème classe, blanc**

Lundi 4 Mai : Ste Monique, veuve, 3ème classe, blanc.

Mardi 5 Mai : St Pie V, pape et confesseur, 3ème classe, blanc.

Mercredi 6 Mai : de la férie, 4ème classe, blanc.

Jeudi 7 Mai : St Stanislas, évêque et martyr, 3ème classe, rouge.

Vendredi 8 Mai : de la férie, 4ème classe, blanc.

Samedi 9 Mai : St Grégoire de Naziance, évêque, confesseur et docteur, 3ème classe, blanc.

**Dimanche 10 Mai**

**Cinquième Dimanche après Pâques, 2ème classe, blanc**

**En France, solennité de sainte Jeanne d’Arc, patronne secondaire**

Lundi 11 Mai : St Philippe et St Jacques le Mineur, apôtres, 2ème classe, rouge.

Mardi 12 Mai : Sts Nérée, Achille, Domitille (vierge) et Pancrace, martyrs, 3ème classe, rouge.

Mercredi 13 Mai : Vigile de l'Ascension, 2ème classe, blanc.

**Jeudi 14 Mai**

**Ascension de Notre Seigneur, 1ère classe, blanc**

Vendredi 15 Mai : St Jean Baptiste de la Salle, confesseur, 3ème classe, blanc.

Samedi 16 Mai : St Ubald, évêque et confesseur, 3ème classe, blanc.

**Dimanche 17 Mai**

**Dimanche après l'Ascension, 2ème classe, blanc**

Lundi 18 Mai : St Venant, martyr, 3ème classe, rouge.

Mardi 19 Mai : St Pierre Célestin, pape et confesseur, 3ème classe, blanc.

Mercredi 20 Mai : St Bernardin de Sienne, confesseur, 3ème classe, blanc.

Jeudi 21 Mai : de la férie, 4ème classe, blanc.

Vendredi 22 Mai : de la férie, 4ème classe, blanc.

Samedi 23 Mai : Vigile de la Pentecôte, 1ère classe, rouge.

**Dimanche 24 Mai**

**Pentecôte, 1ère classe, rouge**

Lundi 25 Mai : Lundi de la Pentecôte, 1ère classe, rouge.

Mardi 26 Mai : Mardi de la Pentecôte, 1ère classe, rouge.

Mercredi 27 Mai : Mercredi des Quatre-Temps de Pentecôte, 1ère classe, rouge.

Jeudi 28 Mai : Jeudi de la Pentecôte, 1ère classe, rouge.

Vendredi 29 Mai : Vendredi des Quatre-Temps de Pentecôte, 1ère classe, rouge.

Samedi 30 Mai : Samedi des Quatre-Temps de Pentecôte, 1ère classe, rouge.

**Dimanche 31 Mai**

**Fête de la Très Sainte Trinité, 1ère classe, blanc**

Lundi 1er Juin : Ste Angèle Merici, vierge, 3ème classe, blanc.

Mardi 2 Juin : de la férie, 4ème classe, vert.

Mercredi 3 Juin : de la férie, 4ème classe, vert.

Jeudi 4 Juin : Fête du Très Saint Sacrement (Fête-Dieu), 1ère classe, blanc.

Vendredi 5 Juin : St Boniface, évêque et martyr, 3ème classe, rouge.

Samedi 6 Juin : St Norbert, évêque et confesseur, 3ème classe, blanc.

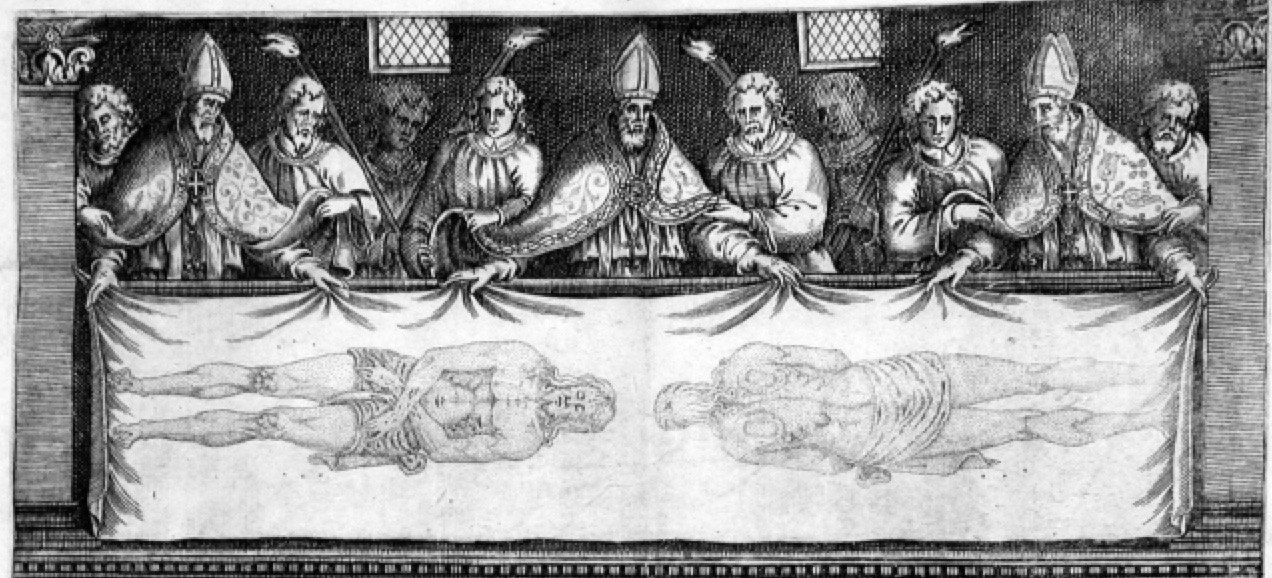
**Dimanche 7 Juin**

**Solennité de la Fête-Dieu, 1ère classe, blanc**

**Le Saint Suaire**

*Une ostension extraordinaire du Saint-Suaire a débuté à Turin le 19 avril dernier et s’achèvera le 24 juin. Elle a lieu dans la chapelle Guarini de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, où le linceul est conservé depuis 1578.*

*La dernière ostension publique remonte à 2010. Le pape Benoît XVI qui avait fait le pèlerinage à Turin, y avait d’ailleurs donnait une magnifique méditation sur le sens du Suaire (cf. page 18) qu’il désignait comme une « icône écrite avec le sang ». Belle occasion pour nous rappeler l’histoire de la relique la plus précieuse de la chrétienté.*



**HISTORIQUE : ENTRE HISTOIRE ET RECONSTITUTION**

Dans l’Évangile de saint Jean la présence du Linceul et de ses accessoires (mentonnière, bandes) est décrite au matin de Pâques (Jn 20, 7). Le suaire restera dès lors et jusqu’à nos jours la seule image fidèle du corps crucifié de Jésus. Qui le récupéra ? On ne le sait mais ce dont les historiens sont convaincus, c’est que le linceul fut ramassé, pieusement plié et caché pour en éviter la perte irréparable. A cette époque, aucune trace autre que celles laissées par le sang ayant coulé des blessures, n’était visible.

Ce linge devait être sacré pour les premiers chrétiens. Dans la tradition juive, il aurait été considéré comme impur et donc détruit. Voici une des raisons qui contribuèrent à occulter le sort réservé à cette inestimable relique dans les premiers temps, à l’époque où l’Eglise ne s’était pas encore culturellement affranchie de la Synagogue. Que se passa-t-il plus tard ? Plusieurs hypothèses ont été soutenues par des historiens plus ou moins sérieux.

Lorsque Vespasien puis Titus écrasèrent la grande insurrection juive du 1er siècle, le Linceul aurait été emporté à Edesse pour les uns, à Rome pour d’autres. On mentionne d’ailleurs, dans des textes anciens, un tissu bien étrange. L’image d’un homme crucifié y serait apparue spontanément, sans aucune intervention humaine. Cette forme de manifestation apparaissait comme miraculeuse d’autant plus que l’image était d’une pâleur la rendant presque inconsistante et seulement visible à une certaine distance. Il est actuellement prouvé que cette apparition n’a rien de surnaturel. L’addition de la sueur, de la lymphe, du sang hémolysé et des substances aromatiques qui avaient été appliquées sur le corps de Jésus ont pu former un agencement chimique en mesure de ne révéler sa présence qu’une trentaine d’années plus tard (cette expérience a été reproduite avec succès en laboratoire). Cette constatation technique ne retire en rien la valeur historique et mystique liée au linceul, bien au contraire puisqu’elle en atteste l’authenticité archéologique.

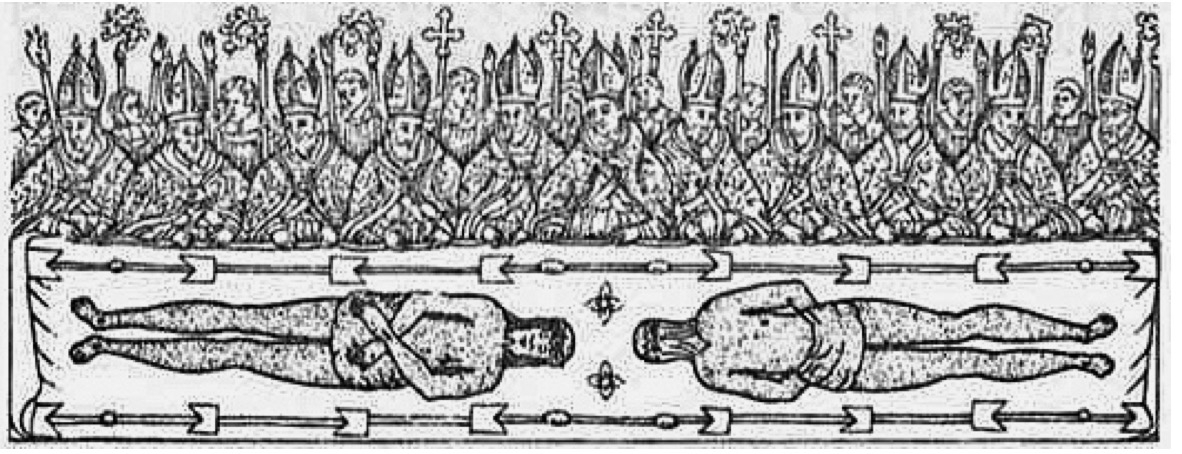
C’est en 525 que l’on retrouve par hasard l’existence du Linceul à Edesse précisément. La relique la plus précieuse de la chrétienté est mise alors à l’abri dans une grande église. Sa présentation annuelle à Pâques exposait le linceul volontairement plié pour ne montrer que la face du Christ. Il s’agissait d’un reliquaire classique mettant ainsi à la lumière directe du soleil la pièce de tissu sur laquelle l’empreinte se matérialisait de plus en plus nettement au fil des ostensions qui durèrent jusqu’en 638. C’est le « Mandylion ». Son image inspirera toutes les représentations byzantines du Christ. Ce n’est qu’au 20e siècle que l’on comprendra que la double mèche qui s’échappe de la chevelure du Christ dans les icônes est en fait une coulée de sang provoquée par le couronnement d’épines.

La chute de Jérusalem, prise par les Arabes, entraîna la reddition d’Edesse. La relique demeura cependant dans l’église, ce qui lui permettra de survivre aux destructions de l’iconoclasme qui affectèrent l’empire byzantin. Il faut attendre 942 pour que les Byzantins reprennent une partie des territoires perdus. L’empereur Constantin VII Porphyrogénète exigea alors la restitution de la précieuse relique. Elle est transférée à Constantinople en 944 et fêtée liturgiquement le 15 août. Elle y restera 260 ans.

En 1204, la 4ème croisade est détournée par les Vénitiens à Constantinople qui est prise d’assaut et pillée. On ne sait trop ce qu’il advint de la relique. Elle aurait été transférée à Paris sous le règne de S. Louis qui l’aurait achetée à l’impécunieux empereur latin de Constantinople. Elle aurait été ensuite offerte après la mort de S. Louis au sire de Charny qui avait assisté le Roi à Tunis. Un document permet de retrouver une ostension illégale d’un linge représentant le corps et le visage du Christ : c’est la demande d’indulgence faite auprès du pape Clément VI alors en Avignon par le sire de Charny et dont le but était de se garantir d’une éventuelle excommunication. Cette réapparition du Linceul en 1349 attira de nombreux pèlerins. En 1356, il est mis fin aux ostensions de la relique qui disparaît à nouveau.

Elle va réapparaître en 1357 et cette fois sa piste ne sera plus perdue. Une nouvelle autorisation fut délivrée à l’église de Lirey (en Champagne) par le pape Clément VII pour permettre les ostensions, malgré l’opposition vigoureuse de l’évêque de Troyes. Un an plus tard, une autre bulle papale vint confirmer l’authenticité du linceul le classant au rang de sainte relique (et non d’icône).

Enfin, la famille de Savoie racheta le précieux Linceul en 1453 à l’ultime représentant de la lignée des Charny. Il fut finalement déposé à la chapelle ducale de Chambéry en 1502, et échappa de peu à une incendie en 1532 : des coulées d’argent fondu ont abimé le linge plié sur 48 épaisseurs et modifié ses caractéristiques. Il fut ensuite transféré en 1578 à Turin, nouvelle capitale, depuis peu, des Etats du duc de Savoie, et une chapelle fut construite dans la cathédrale S. Jean-Baptiste pour le recevoir. Il y connaîtra d’ailleurs un autre incendie en 1997 dont il ne réchappa miraculeusement que grâce au courage surnaturel du pompier de service.



**LA REVELATION PROGRESSIVE D’UN MYSTERE POUR LA SCIENCE**

C’est seulement en 1898 que la relique va commencer à intéresser les scientifiques, d’une manière inattendue, à travers un photographe amateur, Secondo Pia, chargé de réaliser un cliché (le premier) du linceul. Le cliché révèle que les taches constituent une sorte de *négatif* grandeur nature d’un *positif* que seul révèle le négatif de la photo.

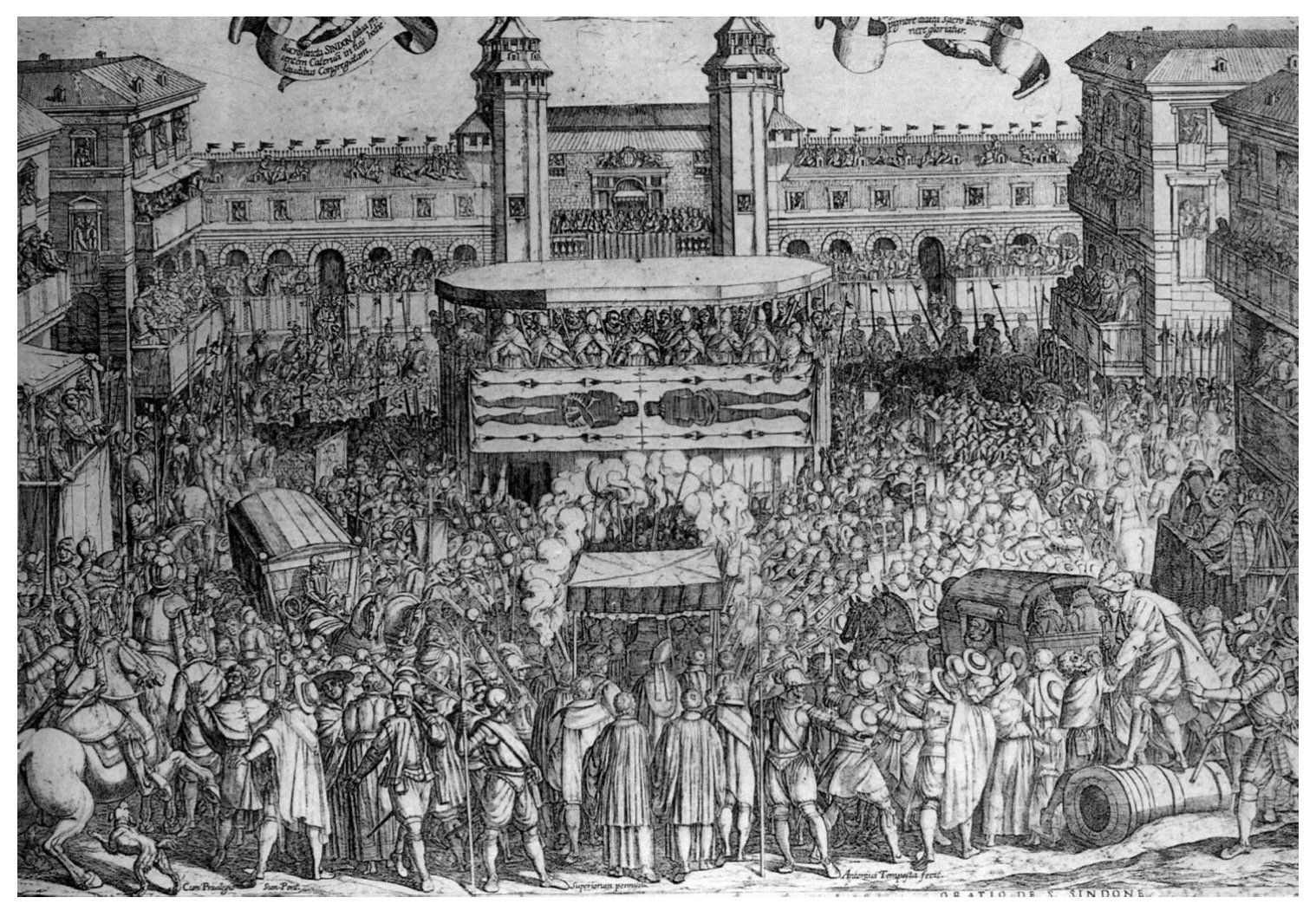
Après les clichés de 1898 – et la révélation de nombreux détails invisibles à l’œil nu - vint l’analyse du linge avec les rayons X. Là c’est tout aussi étonnant. Les rayons X révèlent que l’image n’est « ni peinte, ni dessinée », mais que le lin a subi une légère irradiation de 45 microns de profondeur.

Plus tard, autre surprise : avec l’invention des ordinateurs on constate que l’image n’est pas plate (2 dimensions) mais tridimensionelle. Les ingénieurs de la NASA reconstitueront sur leurs ordinateurs un portrait de « l’homme du suaire », en relief.

En 1988 des tests au carbone 14 menés par une équipe d’Oxford font remonter le linge au 13ème siècle et jettent le trouble parmi les chercheurs. Cependant les hommes du Moyen Âge étaient incapables de produire le phénomène d’irradiation ayant abouti à l’image du suaire (rappelons que l’image n’est ni peinte, ni dessinée). Le mystère semblait alors rester entier avec son cortège de questions sans réponses.

L’histoire rebondit avec un docteur ès-sciences, le P. Rinaudo dont les découvertes infirment les tests de 1988. Parti de l’hypothèse que les taches du linceul sont provoquées par un bombardement de protons, il effectue plusieurs expériences au Centre d’Etudes Nucléaires de Grenoble en 1992. Il veut savoir si des taches comparables à celles du suaire peuvent se former sur un morceau de lin. Le résultat confirme la théorie : mêmes taches sur le morceau de lin et irradiation de 45 microns très exactement ! La question qui vient à l’esprit est la suivante : un corps humain peut-il produire ce phénomène ? On sait que notre corps est composé à 60% d’eau liquide pouvant libérer des noyaux de deutérium, composant de l’hydrogène. Or le noyau de deutérium, sous l’effet d’une certaine énergie, possède la particularité de se casser en libérant un proton et un neutron.

Avant de poser la question de la provenance de l’énergie capable de créer l’image du suaire il faut aussi se demander ce qu’il advient des neutrons libérés par le deutérium. Et bien, ils ont la propriété physique d’enrichir le lin en carbone 14 ! Ce qui par conséquent faussait les résultats des tests de 1988. La mesure de la datation dépend en effet de la vitesse avec laquelle le carbone 14 disparaît. S’il y en a davantage au départ la mesure d’arrivée est faussée, l’objet est jugé plus jeune qu’il n’est en réalité. La vérification fut effectuée par le centre de Saclay puis l’université de Toronto au Canada. Un morceau de lin provenant d’une momie égyptienne âgée de 3400 ans avant Jésus-Christ a été bombardée de neutrons à Saclay, puis daté à Toronto, avec pour effet de faire avancer son âge de 46000 ans ! Il ne restait plus qu’à calculer, en partant de la thèse de l’authenticité du suaire, quelle dose de neutrons pouvait avoir provoqué une erreur de 13 siècles dans les tests de 1988. Or la dose de neutrons correspond exactement à celle de protons capables d’oxyder le linge. Formulé autrement, le même nombre de noyaux de deutérium émanant de l’hydrogène d’un corps humain peut simultanément expliquer la formation de l’image et une erreur de datation de 13 siècles...



Le linge provient du corps d’un supplicié crucifié en Israël sous le règne de Tibère : sur 58 pollens identifiés sur le linceul, 44 viennent de Jérusalem et de ses environs, et on a retrouvé sur les paupières l’empreinte de pièces de monnaie datées précisément de l’an 29 (invisibles sans microscope électronique), sans oublier que les détails propres au supplice du Christ – double flagellation, transfixion du côté – sont parfaitement reconnaissables. Scientifiquement c’est donc une énigme : quelle énergie a bien pu casser les noyaux de deutérium et les casser selon un ordre mathématique capable de créer une image en trois dimensions ? Il n’y avait pas d’accélérateur de particules à l’époque du Christ !

Ce mécanisme de transfert d’image et de séparation du corps d’avec le linge (sans aucune trace d’arrachement !) pose question à la science. Certains appellent ce phénomène le *flash de la résurrection* (semblable au rayonnement d’une explosion atomique)! Mais reconnaissons qu’il faut – pour l’admettre – quitter le domaine des connaissances scientifiques pour rejoindre celui de la foi.

Toutes ces preuves pèsent donc de façon accablante sur ceux qui nient l’authenticité du linceul comme relique de la passion et de la résurrection du Christ !

**LE LINCEUL ET LES RECITS DE LA PASSION**

* Cet homme est de type syro-palestinien et âgé d’une trentaine d’années. Or Jésus avait environ trente ans au début de son ministère (Lc 2, 23).
* Il a des signes d’appartenance au monde religieux juif : natte dans le dos.
* Tout ce qui est dit dans les évangiles de la Passion du Christ se trouve sur l’homme du Linceul, et réciproquement :

1. Il a eu des coups sur la figure (Mc 15, 19) ; le cartilage de son nez est cassé.
2. Il a eu des blessures autour de la tête, faisant penser à un casque d’épines, le *pileus* romain (Mt 27, 29).
3. Il a été flagellé (Jn 19, 1) par un fouet identifiable au *flagrum* romain, muni de boules de plomb ou d’osselets de mouton.
4. Il est allé jusqu’au bout du supplice au lieu de se laisser mourir après la flagellation.
5. Comme le Christ, il a eu deux châtiments, contrairement au droit romain.
6. Il a porté un objet lourd sur l’épaule, identifiable au *patibulum*, poutre transversale de la croix (Jn 19, 17).
7. Il a été crucifié (Jn 19, 18) au niveau des poignets ; cela a entraîné la rétractation du pouce vers l’intérieur (sollicitation du réseau nerveux), ne laissant voir que quatre doigts.
8. Il a été précocement en rigidité cadavérique (due en partie à la violence de cette flagellation préalable, quasi à mort) ; rigidité atteinte avant la dépose sur le linceul.
9. Il n’a donc pas eu les jambes brisées (Jn 19, 33) car il était déjà mort, alors que les condamnés restaient souvent en croix pendant plusieurs jours. Or Pilate s’étonna qu’il fût déjà mort (Mc 15, 44).
10. Il a reçu un coup de lance au côté, d’où sont sortis du sang et du sérum (Jn 19, 34) ; ce coup a été donné post mortem car la blessure (de la largeur d’une lance romaine) ne s’est pas refermée.
11. Il n’a pas pu être lavé avant l’ensevelissement (Mt 27, 61).
12. Le tissu contient des traces de myrrhe et d’aloès (Jn 19, 39).

* L’homme avait de la terre sur les genoux et sous les pieds, identifiée comme une aragonite qui existe notamment à Jérusalem.
* Il a eu des pièces de monnaie sur les yeux, émises uniquement par Ponce Pilate, probablement en l’an 30 (année actuellement admise pour la mort du Christ) : il s’agit de leptons, courants en Palestine.
* Des traces d’inscription autour du visage, invisibles à l’œil nu, désignent un « condamné à mort, nazaréen, nommé Jésus ».
* Il n’est pas resté dans ce linceul plus de 30 à 40 heures (Jn 20, 2).
* Il a quitté ce linceul sans qu’aucun des caillots de sang n’ait été arraché ; son corps n’a donc pas pu être volé (Mt 27, 64). De sorte qu’à ce jour personne ne sait dire comment le supplicié a quitté ce linge, entre 30 et 40 heures après sa mort.

*Pierre de Riedmatten,Président de l’association « Montre-nous ton visage »*

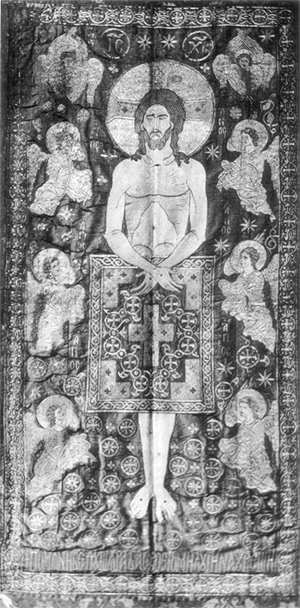
**Vénération du Saint-Suaire.**

**Méditation du Pape Benoît XVI (2 mai 2010)**

Chers amis,

C’est pour moi un moment très attendu. En diverses autres occasions, je me suis trouvé face au Saint-Suaire, mais cette fois, je vis ce pèlerinage et cette halte avec une intensité particulière : sans doute parce que les années qui passent me rendent encore plus sensible au message de cet extraordinaire Icône ; sans doute, et je dirais surtout, parce que je suis ici en tant que Successeur de Pierre, et que je porte dans mon cœur toute l’Eglise, et même toute l’humanité. Je rends grâce à Dieu pour le don de ce pèlerinage et également pour l’occasion de partager avec vous une brève méditation qui m’a été suggérée par le sous-titre de cette Ostension solennelle : *Le mystère du Samedi Saint*.

On peut dire que le Saint-Suaire est l’Icône de ce mystère, l’Icône du Samedi Saint. En effet, il s’agit d’un linceul qui a enveloppé la dépouille d’un homme crucifié correspondant en tout point à ce que les Evangiles nous rapportent de Jésus, qui, crucifié vers midi, expira vers trois heures de l’après-midi. Le soir venu, comme c’était la Parascève, c’est-à-dire la veille du sabbat solennel de Pâques, Joseph d’Arimathie, un riche et influent membre du Sanhédrin, demanda courageusement à Ponce Pilate de pouvoir enterrer Jésus dans son tombeau neuf, qu’il avait fait creuser dans le roc à peu de distance du Golgotha. Ayant obtenu l’autorisation, il acheta un linceul et, ayant descendu le corps de Jésus de la croix, l’enveloppa dans ce linceul et le déposa dans le tombeau (cf. Mc 15, 42-46). C’est ce que rapporte l’Evangile de saint Marc, et les autres évangélistes concordent avec lui. A partir de ce moment, Jésus demeura dans le sépulcre jusqu’à l’aube du jour après le sabbat, et le Saint-Suaire de Turin nous offre l’image de ce qu’était son corps étendu dans le tombeau au cours de cette période, qui fut chronologiquement brève (environ un jour et demi), mais qui fut immense, infinie dans sa valeur et sa signification.

Le Samedi Saint est le jour où Dieu est caché, comme on le lit dans une ancienne Homélie : « Que se passe-t-il ? Aujourd’hui, un grand silence enveloppe la terre. Un grand silence et un grand calme. Un grand silence parce que le Roi dort... Dieu s’est endormi dans la chair, et il réveille ceux qui étaient dans les enfers » (Homélie pour le Samedi Saint, PG 43, 439). Dans le Credo, nous pro- fessons que Jésus Christ « a été crucifié sous Ponce Pilate, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers. Le troisième jour est ressuscité des morts ».

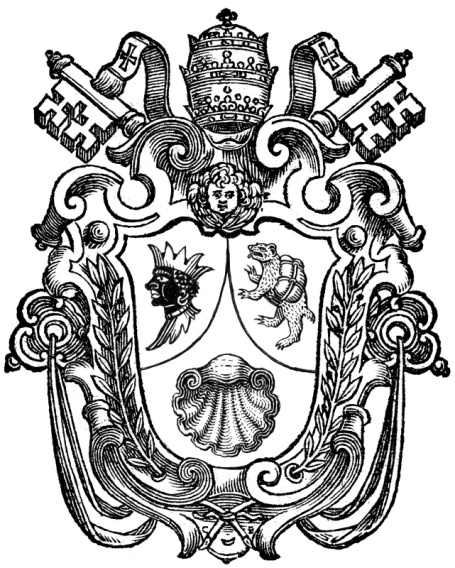
Chers frères et sœurs, à notre époque, en particulier après avoir traversé le siècle dernier, l’humanité est devenue particulièrement sensible au mystère du Samedi Saint. Dieu caché fait partie de la spiritualité de l’homme contemporain, de façon existentielle, presque inconsciente, comme un vide dans le cœur qui s’est élargi toujours plus. Vers la fin du 19ème siècle, Nietzsche écrivait : « Dieu est mort ! Et c’est nous qui l’avons tué ! ». Cette célèbre expression est, si nous regardons bien, prise presque à la lettre par la tradition chrétienne, nous la répétons souvent dans la *Via Crucis*, peut-être sans nous rendre pleinement compte de ce que nous disons. Après les deux guerres mondiales, les *Lager* et les *goulag*, Hiroshima et Nagasaki, notre époque est devenue dans une mesure toujours plus grande un Samedi Saint : l’obscurité de ce jour interpelle tous ceux qui s’interrogent sur la vie, et de façon particulière nous interpelle, nous croyants. Nous aussi nous avons affaire avec cette obscurité.

Et toutefois, la mort du Fils de Dieu, de Jésus de Nazareth a un aspect opposé, totalement positif, source de réconfort et d’espérance. Et cela me fait penser au fait que le Saint-Suaire se présente comme un document « photographique », doté d’un *positif* et d’un *négatif*. Et en effet, c’est précisément le cas : le mystère le plus obscur de la foi est dans le même temps le signe le plus lumineux d’une espérance qui ne connaît pas de limite. Le Samedi Saint est une « terre qui n’appartient à personne » entre la mort et la résurrection, mais dans cette « terre qui n’appartient à personne » est entré l’Un, l’Unique qui l’a traversée avec les signes de sa Passion pour l’homme : *Passio Christi. Passio hominis*. Et le Saint-Suaire nous parle exactement de ce moment, il témoigne précisément de l’intervalle unique et qu’on ne peut répéter dans l’histoire de l’humanité et de l’univers, dans lequel Dieu, dans Jésus Christ, a partagé non seulement notre mort, mais également le fait que nous demeurions dans la mort. La solidarité la plus radicale.

Dans ce *temps-au-delà-du temps*, Jésus Christ « est descendu aux enfers ». Que signifie cette expression ? Elle signifie que Dieu, s’étant fait homme, est arrivé au point d’entrer dans la solitude extrême et absolue de l’homme, où n’arrive aucun rayon d’amour, où règne l’abandon total sans aucune parole de réconfort : *les enfers*. Jésus Christ, demeurant dans la mort, a franchi la porte de cette ultime solitude pour nous guider également à la franchir avec Lui. Nous avons tous parfois ressenti une terrible sensation d’abandon, et ce qui nous fait le plus peur dans la mort, est précisément cela, comme des enfants, nous avons peur de rester seuls dans l’obscurité, et seule la présence d’une personne qui nous aime peut nous rassurer. Voilà, c’est précisément ce qui est arrivé le jour du Samedi Saint : dans le royaume de la mort a retenti la voix de Dieu. L’impensable a eu lieu : c’est-à-dire que l’Amour a pénétré "dans les enfers" : dans l’obscurité extrême de la solitude humaine la plus absolue également, nous pouvons écouter une voix qui nous appelle et trouver une main qui nous prend et nous conduit au dehors. L’être humain vit pour le fait qu’il est aimé et qu’il peut aimer; et si dans l’espace de la mort également, a pénétré l’amour, alors là aussi est arrivée la vie. A l’heure de la solitude extrême, nous ne serons jamais seuls : *Passio Christi. Passio hominis*.

Tel est le mystère du Samedi Saint ! Précisément de là, de l’obscurité de la mort du Fils de Dieu est apparue la lumière d’une espérance nouvelle : la lumière de la Résurrection. Et bien, il me semble qu’en regardant ce saint linceul avec les yeux de la foi, on perçoit quelque chose de cette lumière. En effet, le Saint- Suaire a été immergé dans cette obscurité profonde, mais il est dans le même temps lumineux ; et je pense que si des milliers et des milliers de personnes viennent le vénérer, sans compter celles qui le contemplent à travers les images – c’est parce qu’en lui, elles ne voient pas seulement l’obscurité, mais également la lumière; pas tant l’échec de la vie et de l’amour, mais plutôt la victoire, la victoire de la vie sur la mort, de l’amour sur la haine ; elles voient bien la mort de Jésus, mais elles entrevoient sa Résurrection ; au sein de la mort bat à présent la vie, car l’amour y habite. Tel est le pouvoir du Saint-Suaire : du visage de cet *Homme des douleurs*, qui porte sur lui la passion de l’homme de tout temps et de tout lieu, nos passions, nos souffrances, nos difficultés, nos péchés également – *Passio Christi. Passio hominis* – de ce visage émane une majesté solennelle, une grandeur paradoxale. Ce visage, ces mains et ces pieds, ce côté, tout ce corps parle, il est lui-même une parole que nous pouvons écouter dans le silence. Que nous dit le Saint-Suaire ? Il parle avec le sang, et le sang est la vie ! Le Saint-Suaire est une Icône écrite avec le sang ; le sang d’un homme flagellé, couronné d’épines, crucifié et transpercé au côté droit. L’image imprimée sur le Saint-Suaire est celle d’un mort, mais le sang parle de sa vie. Chaque trace de sang parle d’amour et de vie. En particulier cette tache abondante à proximité du flanc, faite de sang et d’eau ayant coulé avec abondance par une large blessure procurée par un coup de lance romaine, ce sang et cette eau parlent de vie. C’est comme une source qui murmure dans le silence, et nous, nous pouvons l’entendre, nous pouvons l’écouter, dans le silence du Samedi Saint.

Chers amis, rendons toujours gloire au Seigneur pour son amour fidèle et miséricordieux. En partant de ce lieu saint, portons dans les yeux l’image du Saint- Suaire, portons dans le cœur cette parole d’amour, et louons Dieu avec une vie pleine de foi, d’espérance et de charité.



**Explication des prières et rites de la Messe**

**de l’Epître à l’Evangile.**

*« La Messe est le foyer de toute vie apostolique. En voyant l’athéisme déferler sur le monde, matérialisant les âmes, rabaissant les aspirations humaines aux seules satisfactions de la terre, exaltant l’égoïsme à tous les étages de la société, on se demande comment arrêter ce fléau dévastateur ? Un miracle est nécessaire : Dieu seul peut briser les forces du mal. Or ce miracle est à notre portée : c’est notre Messe qui oppose au règne du péché le règne de Dieu, en renouvelant le sacrifice de la croix. La Messe est l’antidote du blasphème : par elle la terre reste fidèle à Dieu. Elle renouvelle et perpétue la défaite de Satan : par elle, l’esprit de Jésus grandit et se développe dans les âmes. « Quand le prêtre célèbre, il édifie l’Eglise », il la bâtit, il l’élève, il l’amplifie. Chrétiens, retournons pleins de joie à l’œuvre de la reconstruction du monde, dans toutes les nations jusqu’à la fin des siècles ; c’est par notre Messe, comprise, aimée et vécue, que nous hâterons la victoire de Jésus-Christ »*. Mgr Chevrot

*Suite du précédant bulletin…*

I- L’Epître

Après la Collecte, le pontife s’asseyait sur son trône : c’était à des ministres subalternes d’entrer en fonction. Le privilège antique de l’évêque est maintenant la règle commune : le clergé et les fidèles s’assoient eux aussi. Dans les premiers siècles, prier assis eût été considéré comme une irrévérence.

On s’assied donc pour entendre les premières lectures. Les lectures ou « leçons » (lectiones) constituent la partie principale et la plus ancienne de l’avant-messe. Elles étaient en usage dès l’origine du culte chrétien, qui les avait empruntées au rituel de la Synagogue. Destinées à être expliquées ensuite, elles avaient pour but d’instruire les fidèles de la doctrine du Christ et de leurs devoirs de chrétiens. Les catéchumènes assistaient à cette section, non sacrificielle, de la liturgie. On lisait des fragments (péricopes) de la Bible, que jadis l’évêque choisissait à son gré et dont lui-même déterminait le nombre et l’étendue. Quand il estimait qu’une lecture avait suffisamment duré, il interrompait le lecteur en disant *Deo gratias*. D’autres lectures suivaient, autant que l’évêque le jugeait bon.

D’assez bonne heure cependant, le nombre normal des leçons fut fixé à trois : la première, tirée de l’Ancien Testament, qu’on nommait la Prophétie ; la seconde, empruntée à la partie apostolique du Nouveau Testament, était appelée l’Apôtre ou l’Épître ; venait enfin une péricope de l’Évangile.

A mesure que les siècles passent, on observe le souci constant de diminuer la durée de l’office. Aussi, dans le courant du Ve siècle, les lectures furent généralement réduites aux deux dernières : l’Épître et l’Évangile. Celle de l’Ancien Testament fut sacrifiée, à moins qu’elle ne se rapportât à l’objet de la fête, ce qui est le cas pour la messe de l’Epiphanie, dont l’épître est un passage du prophète Isaïe annonçant les caravanes de païens qui apporteraient au Seigneur de l’or et de l’encens. Aux fériés de Carême, presque toutes les épîtres sont également tirées de l’Ancien Testament.

*Comment furent choisies les lectures ?*

Il faut distinguer entre les fêtes et les dimanches ordinaires ou les autres jours dans le Propre du Temps.

1) Aux jours de fête, on lit naturellement un passage de l’Écriture qui s’y rapporte ou qui peut y être rapporté. Le récit de la Nativité fournira l’évangile des deux premières messes de Noël ; celui de la Résurrection figure au jour de Pâques. S’agit-il d’un martyr, l’évangile relatera les paroles où Notre-Seigneur demande à ses disciples de porter leur croix pour le suivre. Il en va de même pour les épîtres. Le jeudi de l’Ascension, nous aurons le récit que nous en donne le livre des Actes des Apôtres, et, pour la Toussaint, un passage très approprié de l’Apocalypse.

2) En ce qui concerne le cours ordinaire des dimanches et des autres jours du Temporal, si le lien qui relie les leçons d’une messe à une autre n’est pas toujours très manifeste, le principe qui fut primitivement en vigueur (en dehors, bien entendu, des grandes fêtes du Seigneur) était celui de la *lectio continua*. On lisait d’une façon continue les principaux livres de la Bible, en reprenant à l’endroit où l’on avait arrêté la lecture à la messe précédente. A Rome, on discerne le principe de la lecture continue, du 6e au dernier dimanche après la Pentecôte, où, sauf une exception, les fragments des épîtres de saint Paul se succèdent selon l’ordre où elles sont classées dans le Nouveau Testament. De plus, depuis le vendredi de Pâques jusqu’à la fête de saint Pierre, ce sont les « épîtres catholiques » qui fournissent les péricopes. Enfin, on peut observer que, du 1er dimanche de Carême aux Rameaux, l’enseignement des épîtres se rapporte au jeûne, à la pénitence, à la prière et aux grandes lois de l’ascétisme, l’humilité et la charité. Les passages ont bien été choisis intentionnellement.

*Une autre question peut se poser. Les compilateurs, s’étant préoccupés d’instruire fidèles et catéchumènes, n’ont-ils pas essayé de rapprocher les deux lectures en vue d’un même enseignement ?*

La corrélation entre l’Épître et l’Évangile d’une même messe n’est pas niable pour les fériés de Carême, par exemple, entre l’histoire des frères de Joseph et la parabole des vignerons homicides ; entre Esaü et Jacob et les deux frères de la parabole du Fils prodigue ; entre le jugement de la chaste Suzanne et celui de la femme adultère. De même le combat spirituel recommandé dans l’épître de la Septuagésime est présenté dans l’évangile sous l’image d’un travail pénible et, lui aussi, récompensé.

Une coordination semblable a dû exister pour les dimanches après la Pentecôte mais, au cours des révisions qu’a subies le missel, elle est devenue moins évidente.

Revenons maintenant à l’ancienne messe pontificale. Afin que les fidèles les plus éloignés entendissent la leçon, le lecteur montait sur une estrade ou sur une tribune que, d’après le grec, nous avons appelée ambon.

Le lectorat était — il est encore — un des degrés mineurs de la hiérarchie sacrée. C’est afin que les textes saints puissent être facilement entendus de tous qu’au lieu d’être dits en voix parlée, la lecture en est faite sous forme de chant *recto tono*, avec une cadence sur les fins de phrases. Plus tard, le soin de chanter l’épître fut réservé au sous-diacre.

*Quelques conseils d’ordre pratique.*

L’Épître de la messe nous livre un écho de cet enseignement apostolique d’où est sorti notre dogme chrétien.

Certes nos Épîtres, privées parfois du contexte qui les éclairerait, présentent quelques obscurités. La pensée de saint Paul, en particulier, serrée et profonde, n’est pas toujours facile à pénétrer (saint Pierre lui-même en fait la remarque). Néanmoins les extraits que nous offre le missel, même sans le secours d’un commentaire explicatif, ne sont pas indéchiffrables pour un lecteur attentif. Vous pourrez toujours en détacher une vérité ou un conseil, instructifs et très assimilables après une courte réflexion. Assez souvent d’ailleurs la péricope est tirée de la partie morale des lettres apostoliques. L’exhortation nous invite alors à faire un retour sur nous-mêmes et à prendre d’utiles résolutions. D’autres fois, son caractère mystique peut en faire une excellente préparation à la communion. En général, vous en retirerez toujours une lumière : aussi pouvez-vous en terminer la lecture par l’acclamation que l’Église confie à l’acolyte, depuis que l’évêque ne la prononce plus : *Deo gratias*.

II- Intermèdes de chant : Graduel, Trait, Alléluia, Séquence.

Dans toutes les liturgies, les lectures sont suivies d’un chant qui doit reposer l’attention des auditeurs tout en les maintenant dans une atmosphère de prière. C’est dans le psautier que les premiers chrétiens, héritiers des fidèles de la loi ancienne, puisèrent leurs chants religieux. Il nous en reste les courtes pièces dénommées Graduel, Alléluia ou Trait, qui suivent l’Épître et qui ne sont vraiment mises en valeur qu’à la grand’messe.

Vous aurez remarqué qu’habituellement deux chants sont exécutés entre l’Épître et l’Évangile, deux morceaux distincts, qui sont rarement tirés du même psaume et chantés sur deux mélodies de tons différents. Pourquoi ces deux chants, quand un seul suffirait ? Rappelez-vous que, primitivement, l’avant-messe comportait non pas deux lectures comme aujourd’hui, mais trois. Après la Prophétie, on chantait un premier psaume (le Graduel) et, après l’Épître, un second (le Trait). La première leçon ayant été supprimée, les deux chants furent réunis.

1) Le Graduel

Ces psaumes n’étaient pas chantés pour accompagner une action liturgique, comme nous l’avons vu pour l’Introït et comme nous le verrons pour l’offertoire. On les écoutait comme on écoutait les lectures. Le chant du psaume qui venait après la Prophétie, était confié à un soliste, et, entre les versets, le chœur répondait par un refrain ou « répons », tiré de ce psaume.

Le chantre se tenait sur les gradins de l’ambon, d’où le nom de graduel donné à ce chant. Tant qu’il était chanté à la façon d’un récitatif, l’exécution en était assez rapide ; mais, peu à peu, le solo devint une cantilène ; la mélodie prit de plus en plus d’importance et, finalement, étouffa le psaume. Il n’était plus question désormais de psalmodie mais ce fut « le premier noyau du répertoire musical grégorien ».

Jusqu’à la fin du VIe siècle, le solo du Graduel était chanté par un diacre. Saint Grégoire supprima cet usage qui portait les diacres à soigner leur voix au détriment de tâches plus importantes.

2) Le Trait

Le second psaume, qui succédait autrefois à la deuxième lecture, était, comme le mot l’indique, exécuté tout d’un trait sans que le chœur y répondît : un soliste le chantait, également sur les marches de l’ambon, et l’assistance l’écoutait. Il consiste maintenant en un nombre variable de versets, ou bien empruntés à un même psaume (par ex. pour le dimanche de la Septuagésime, le *De Profundis* ; pour le dimanche des Rameaux, le Psaume 21) ou bien tirés de divers psaumes ou d’autres livres de l’Écriture, mais groupés autour d’une même idée (ainsi dans les messes de *Requiem*). La psalmodie de jadis a été, elle aussi, remplacée par une mélodie ornée, mais plus simple que celle du Graduel.

En outre, et ceci appelle une mise au point, ce second chant ne figure depuis longtemps qu’aux messes des temps de pénitence et aux messes funéraires. On en pourrait conclure, mais bien à tort, qu’il est un chant de tristesse. Le caractère pénitentiel qu’on lui prête vient de ce qu’il fut un jour détrôné pour faire place à l’Alléluia. L’Alléluia, qui avait été d’abord une exception très rare, devint la règle, tandis que le Trait, qui était la règle, devint l’exception. Expliquons la présence de l’Alléluia après le Graduel.

3) L’Alléluia

Cette acclamation hébraïque nous vient du psautier et signifie « Louez le Seigneur ! ». Incorporé de bonne heure aux offices de l’Église orientale, l’Alléluia avait passé du culte dans la vie courante. Non seulement on disait, mais on chantait l’alléluia. Saint Jérôme entendait les laboureurs de la campagne de Bethléem le chanter en poussant la charrue. Ce fut lui d’ailleurs qui importa l’alléluia dans l’Église de Rome.

Il pénétra dans le rite romain de la messe par un phénomène semblable à celui qui y fit entrer le *Gloria in excelsis*. L’Alléluia ne fut d’abord exécuté à Rome qu’une fois par an, le jour de Pâques, comme un chant de circonstance. L’historien Sozomène nous fait connaître un dicton qui courait à Rome, au Ve siècle : « Daigne Dieu me donner d’entendre et de chanter l’alléluia ! ».

Du dimanche de Pâques, l’Alléluia s’étendit aux cinquante jours du temps pascal, et, à la fin du VIe siècle, saint Grégoire ordonna qu’à toutes les messes dominicales, en dehors du Carême, l’Alléluia remplacerait le Trait, après le Graduel et avant l’Évangile.

Depuis le moyen âge, l’Alléluia disparaît de l’office le dimanche de la Septuagésime pour y revenir dans la messe de la Vigile de Pâques où le célébrant le chante trois fois, en élevant progressivement la voix d’un demi-ton, tandis que les fidèles le répètent aussitôt avec enthousiasme. De plus, pendant le temps pascal, le Graduel est supprimé, et nous avons deux versets alléluiatiques sur deux tons différents.

L’Alléluia est en principe rattaché à un verset de psaume ; cependant le verset alléluiatique n’est pas toujours tiré du psautier, ni même d’un autre livre de l’Écriture (pour la Toussaint, c’est une phrase de l’Évangile ; pour la fête de saint Martin, un éloge de l’évêque de Tours). Le verset sert surtout de support au triple chant de l’Alléluia et au jubilus. On appelle « jubilus » la longue vocalise exécutée sur la voyelle finale et qui ressemble — la comparaison est de saint Augustin — aux modulations joyeuses des gens de la campagne qui, sans recourir à des paroles, fredonnent un air sur la même syllabe inarticulée.

4) La Séquence

L’Alléluia des messes romaines ne fut pas unanimement goûté dans quelques pays de l’Occident, où l’on se mit à placer des paroles sous les vocalises du « jubilus ». Ces textes qui suivaient le verset officiel s’appelèrent des « séquences ».

Nous aurons bientôt, pour les jours de fêtes, un petit poème qui se chantera après l’Alléluia sur une mélodie populaire.

Du Xe au XIIIe siècle, on assista à une floraison de séquences, un peu intempestive, car il s’en trouvait dans le nombre d’assez médiocres. La révision du Missel ordonnée par le concile de Trente fut sévère pour les séquences. Elle n’en conserva que quatre, les plus belles : le *Victimæ Paschali laudes*; le *Veni Sancte Spiritus* de la Pentecôte, un vrai chef-d’œuvre, le *Lauda Sion*, pour la Fête-Dieu, noble page de théologie due à saint Thomas d’Aquin ; et le *Dies irae*, des messes funéraires.

Enfin, lorsque plus tard fut instituée la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, on inséra dans la messe l’émouvant *Stabat* de Jacopone de Todi. Certaines messes propres aux diocèses ont aussi sauvé quelques-unes de leurs séquences (par ex. la séquence de saint Just à Lyon).

« Ces quelques minutes de chant nous laissent le loisir d’une prière personnelle. Car le chant est un moyen, pour l’homme, d’exprimer, mieux que par le simple langage, les sentiments qui agissent ou remplissent son âme. Il a donc sa place dans la prière publique. « Chanter, disait saint Augustin, est d’ordinaire signe qu’on aime ». On peut donc prier en écoutant chanter, surtout lorsque ce chant a été écrit par des hommes de prière et en vue de prier Dieu. Or c’est le cas du plain-chant grégorien. Mais on prie aussi et davantage en chantant soi-même. Une église qui chante, et qui chante de tout son cœur, crée une atmosphère de prière collective. A vrai dire, c’est surtout la prière collective, et principalement la prière chantée, qui favorise la contemplation. Lorsqu’on prie seul, au singulier, on retombe si facilement sur soi ! Prier ensemble à haute voix, chanter ensemble les beaux textes de l’Eglise, nous met naturellement en présence de Dieu et occupe notre esprit de Dieu. »

« Quant aux fidèles qui sont insensibles à la musique, je leur demande de ne pas condamner le chant, ni ceux qui se plaisent à l’écouter, ni ceux qui aiment à y participer. D’ailleurs essayez, les uns et les autres, de méditer les quelques lignes qui nous restent de l’ancienne psalmodie des premiers âges chrétiens. Elles n’ont pas été conservées au hasard, elles sont comme le « bouquet spirituel » de la lecture qui précède, elles en font ressortir une des idées principales, à moins qu’elles n’illustrent la fête du jour. Faites cette expérience : lisez à la suite tous les graduels, du mardi de la Passion au mercredi saint (en exceptant celui de la messe, plus récente, du jeudi) : on croirait entendre les plaintes de Jésus pendant sa Passion. Où trouver une plus belle prière que les Traits de la Septuagésime à Pâques ? Et l’Alléluia vous rappellera au moins que, parmi nos soucis et nos tristesses, Dieu trouve encore le moyen de faire entrer un peu de joie dans nos cœurs. » Chevrot

III- L’Evangile

La lecture de l’Évangile marque la fin de l’avant-messe ; elle en est le point culminant.

Notre Messe solennelle a conservé les principaux traits du cérémonial qui encadrait cette lecture dans l’ancienne liturgie. Alors que le sous-diacre avait lu l’Épître, tout seul, à l’ambon, le diacre, à qui incombait la récitation chantée de l’Évangile, demandait la bénédiction du pontife, après lui avoir baisé les pieds. Celui-ci le bénissait, en disant : « Que le Seigneur soit dans ton cœur comme sur tes lèvres ! »

Puis le diacre se rendait à l’autel, sur lequel le livre des Évangiles avait été placé au début de la fonction. Il baisait l’évangéliaire et le relevait dans ses mains. L’odeur de l’encens remplissait toute l’Église, on allumait des cierges, « même, écrit saint Jérôme, lorsque le soleil brille de tout son éclat, car leur flamme n’est pas destinée à dissiper l’obscurité, elle est un signe de joie ».

Une procession triomphale conduisait à l’ambon le diacre porteur de l’Évangile. Trois sous-diacres lui faisaient escorte ; l’un d’eux ouvrait la marche en balançant un encensoir qui dégageait une fumée abondante (on n’encensait point alors le livre : c’est de l’ancien balancement qu’est sorti notre encensement). Deux acolytes tenaient des flambeaux allumés comme on n’en portait alors, à Rome, que devant l’empereur, et ces flambeaux étaient bien là pour le livre, car ils étaient posés à terre, pour se trouver à sa hauteur, pendant la lecture. On se plaçait à Rome face au Nord pour le chant de l’Evangile.

Jamais, depuis que l’Évangile est lu dans les églises chrétiennes, les fidèles ne l’ont écouté autrement que debout. Lorsque les sièges étaient encore inconnus dans les églises, ceux qui, pour se délasser, s’appuyaient sur un bâton, le laissaient sur le sol pendant la lecture de l’Évangile ; seul l’évêque gardait le sien (aujourd’hui encore, dans les messes pontificales, il écoute l’Évangile la crosse en main). Au moyen âge, les personnages armés tireront leur épée du fourreau.

De tout temps également, tous les assistants font alors le signe de la croix. Ne manquez pas à cet antique usage, et signez-vous, non pas à la manière habituelle, avec la main ouverte, sur le front, la poitrine et les épaules — geste qui ne remonte pas au delà du XIe siècle, — mais à la manière de nos frères d’autrefois. Les premiers chrétiens faisaient souvent le signe de la croix : ils le faisaient à l’aide d’un seul doigt et sur le front.

Le poète Prudence (fin du IVe siècle) nous fait connaître le développement du geste initial. Les chrétiens, avant de prendre le repos de la nuit, se signaient, en effet, au front et à la place du cœur. A peu près à la même époque, saint Gaudence, évêque de Brescia, recommandait de tracer en plus le signe de la croix sur les lèvres. C’est ce triple signe de croix, dessiné avec le pouce, sur le front, les lèvres et la poitrine, qui est resté de règle avant la lecture de l’Évangile. Le symbolisme en est assez clair : l’enseignement de Jésus ne doit-il pas illuminer nos intelligences, inspirer nos paroles et par dessus tout pénétrer et transformer nos cœurs ?!

Quand la lecture était terminée, le pontife remerciait le diacre par ces mots : *Pax tibi*. Après quoi un sous-diacre prenait l’évangéliaire et le donnait à baiser à l’officiant, à ses ministres, au clergé et enfin au peuple. Cette coutume sera abolie au XIIIe siècle. Depuis lors, le célébrant seul est officiellement invité à poser ses lèvres sur le texte sacré. Le rite gallican a ajouté au cérémonial romain deux acclamations bien de circonstance : d’abord le *Gloria tibi Domine*, après l’annonce de l’Évangile, et, par la suite, le *Laus tibi, Christe*, de la fin (son introduction, plus récente, est sans doute le motif pour lequel il n’est pas chanté).

*Plan des évangiles du Temporal*

S’il est difficile de découvrir un plan rigoureux dans la suite des lectures assignées pour les épîtres au cours de l’année, l’ordre suivant lequel les péricopes évangéliques ont été distribuées se laisse mieux apercevoir. Bien entendu, les messes des grandes fêtes ont reçu le passage de l’Évangile qui en relate le souvenir (Noël, Epiphanie, Pâques, Annonciation, etc.) ou tel fragment qui y correspond (Pentecôte, Toussaint, etc.). En dehors de ces solennités on retrouve le principe de la « lecture continue », nettement indiqué par l’annonce même de la leçon : « Suite du saint Évangile selon... », ainsi que le souci de faire cadrer la péricope avec les saisons liturgiques.

Les évangiles du temps de l’Avent ont été choisis en raison de leur rapport avec la période liturgique : la préparation à l’avènement du Christ y est dominée par la figure du Précurseur, saint Jean-Baptiste.

D’autre part, depuis le vendredi de la 3e semaine de Carême jusqu’au lundi saint (sauf les deux jeudis), les lectures sont toutes empruntées au quatrième Évangile. Elles nous relatent les progrès de l’opposition qui conduira Jésus à la mort et, en même temps, les témoignages plus nets de sa divinité et la certitude de sa victoire. Après la semaine pascale, le même Évangile est repris jusqu’au mercredi de la Pentecôte (sauf le jour de l’Ascension). Sans doute, le discours après la Cène ne se présente pas dans son contexte original, mais la disposition des fragments suit un ordre logique : l’annonce du départ de Jésus, puis ses heureuses conséquences, grâce à l’envoi du Saint-Esprit.

Aux autres dimanches de l’année, on n’ouvre que deux fois l’Évangile selon saint Jean (le 2e dimanche après l’Epiphanie et le 20e dimanche après la Pentecôte). Toutes les autres péricopes sont tirées des Synoptiques : celles des dimanches après l’Epiphanie appartiennent au début de la prédication de Jésus ; celles des dimanches après la Pentecôte continuent la suite du récit évangélique, sans toutefois que l’ordre en soit rigoureusement suivi. On constate néanmoins l’intention évidente de rappeler les grandes lignes du ministère de Notre-Seigneur.

Conclusion

« Ce serait faire injure à des chrétiens que de leur demander d’apporter une attention recueillie à la lecture du saint Évangile, pendant la messe. Quelques-uns insinueraient-ils que les fragments évangéliques insérés dans le missel leur soient tellement connus qu’ils en ont épuisé le charme ? Ce jugement les condamnerait. Les chrétiens pour qui l’Évangile est une lecture familière leur répondront que, pas une seule fois, ils n’en ont relu attentivement une page sans y découvrir de nouveaux aperçus, de nouvelles inspirations. L’Évangile prouve ainsi son origine divine, car il en est de lui comme de toutes les œuvres de Dieu : le génie de l’homme ne parvient pas à en explorer toutes les richesses.

Cependant il faudrait blâmer davantage ceux qui ne connaîtraient de l’Évangile que les extraits qui figurent aux messes des dimanches de l’année. Outre que le missel en contient beaucoup d’autres (un peu plus de deux cents en tout), ces courtes lectures sont, dans l’esprit même de l’Église, une invitation à lire intégralement nos quatre Évangiles. Est-il excessif de désirer que tout chrétien possède son Évangile à lui, petit livre souvent consulté, et médité tous les jours, s’il se peut. »

« L’Évangile doit se lire lentement. C’est une nourriture trop forte pour qu’on la puisse engloutir d’un trait ; elle ne profite que si on l’assimile, et on ne l’assimile qu’à condition de la goûter. Il faut donc laisser à chaque phrase le temps de pénétrer notre âme, méditer doucement le passage étudié, faire revivre devant notre esprit la scène que nous présente l’écrivain sacré. Mais on doit prendre garde à ne pas satisfaire seulement une curiosité intellectuelle. La lecture de l’Évangile, — fût-elle quotidienne, et, encore un coup, il est souhaitable qu’elle le soit — nous attachera chaque fois davantage à la personne de Jésus, au point que ses pensées et ses vues deviendront naturellement les nôtres, comme spontanément l’on se modèle sur quelqu’un de tendrement aimé. Nous devons retraduire, en quelque sorte, et faire repasser tout l’Évangile dans le profane et la banalité de nos pauvres existences, qui, soudain éclairées et relevées par ce rayon d’en haut, se révèlent à nous dans leur grandeur et avec leur valeur réelles. Alors l’Évangile fait de nous des chrétiens ; il est, dans toute la force du terme, un livre de vie, le livre de la vraie vie.

**Carnet de Famille**

**Baptêmes**

Sont devenus enfants de Dieu :

* Victoire Mast Rota-Graziosi, le samedi 18 avril, en la collégiale Saint-Just.
* Hugues Fradot, le samedi 18 avril, en la collégiale Saint-Just.
* Ferréol Rouvière, le samedi 9 mai, en la collégiale Saint-Just.

**Décès**

Est entrée dans l’Eternité

* Madame Yolande Guy (née Tonnaire), le 15 avril 2015, munie des sacrements de l’Eglise.

**Annonces régulières**

**Catéchismes**

* Pour enfants : de 4 ans à 11 ans, les mercredis hors vacances scolaires, à la Maison Padre Pio, de 10h30 à 11h30.
* Pour les collégiens : de 12 à 15 ans, un vendredi tous les 15 jours, hors vacances scolaires, de 18h00 à 19h00, à la Maison Padre Pio. **Prochains cours les vendredi 8 mai, 29 mai.**
* Pour les lycéens : de 15 à 18 ans, un mercredi tous les 15 jours, hors vacances scolaires, de 19h15 à 20h15, à la Maison Padre Pio. **Prochains cours les mercredi 13 mai et 27 mai.**
* Pour adultes : un mardi par mois, à 20h30, à la Maison Padre Pio. Thème de l’année : « La Messe Traditionnelle, trésor de l’Eglise et chef-d’œuvre de l’Occident ».
  + **Mardi 19 mai** : *Explication des rites de la Messe : du Pater à la Communion.*

**Enfants de Chœur**

Répétition par groupe, en la collégiale Saint-Just, le samedi matin, de 10h30 à 12h00.

* Samedi 9 mai : pour le groupe Saint-Joseph-Marie Tommasi.
* Samedi 13 juin : pour le groupe Saint-Jean Berchmans

**Premier vendredi du mois**

Le vendredi 5 juin, comme tous les premiers vendredis du mois, messe chantée à 19h00, suivie de l’adoration Eucharistique jusqu’à 22h30 en la chapelle de la Maison Padre Pio. *Confessions de 20h00 à 21h00.*

**Rosaire pour la Vie**

Le samedi 16 mai à 10h30 sur l’esplanade de la Basilique Notre-Dame de Fourvière.

**Annonces Particulières**

**Concert**

*Ensemble Sequentiae,*chœur et orchestre direction Mathieu Bonnin, **samedi 16 mai**, collégiale Saint-Just à 20h30. *Requiem* de Brahms. Tarif : 12 €, gratuit pour les moins de 12 ans.

**Dimanche 17 mai**

L’*Ensemble Sequentiæ* chantera à la grand’messe de 10h00 en la collégiale Saint-Just.

**Conférences**

**Mardi 19 mai**

Dans le cadre de l’université pour la vie, Monsieur Jean-Frédéric Poisson donnera une conférence de présentation de son livre : « Personne ne doit mourir seul. Sens et valeur des soins palliatifs », le mardi 19 mai, à 20h30, à la maison des familles, 50-52 cours Charlemagne, Lyon 2.

**Samedi 23 et samedi 30 mai**

L’association*Sauvegarde et embellissement de Lyon*vous propose deux visites du quartier historique de Saint-Just et du Quartier historique de Saint-Irénée (berceau du christianisme à Lyon) le samedi 23 mai de 10h00 à 12h00 (Saint-Just) et le samedi 30 mai de 14h30 à 16h30 (Saint-Irénée).

L’association demande 5 € par personne ; les groupes sont limités à 15 personnes. Inscriptions auprès de mademoiselle Anne-Sophie Curis (06 62 28 31 81) prière de laisser un message) ou par mail (ascuris@free.fr).

**Pèlerinage de Chartres**

33ème pèlerinage de Pentecôte 23, 24 et 25 mai 2015, « Jésus Christ Sauveur du monde »

Chapitre adultes : ND de Fourvière. Venez marcher sur les routes de Chartres avec notre chapitre paroissial ND de Fourvière. Ce chapitre est dirigé par Aurélien Fradot : 06 75 22 28 58

Un bus au départ de Lyon, vendredi 22 mai, place Bellecour, au pied de la statue de Saint Exupéry à 22h. Retour au même endroit le mardi 26 mai à 2h30 du matin.

Réservations auprès de Monsieur Patrick Barberousse : 06 80 02 24 24

Dimanche 24 mai : **Pas de messe à 19h30 à Padre Pio !**

**Communions solennelles**

Le dimanche 31 mai, cérémonie des communions solennelles à 10h à la collégiale Saint-Just. Inscriptions auprès de Monsieur l’Abbé Meissonnier avant le 24 mai.

Journée de récollection le samedi 30 mai de 9h30 à 17h à la Maison Padre Pio. Prévoir un pique-nique.

**Fête-Dieu et Premières Communions**

Comme traditionnellement, la cérémonie des Premières Communions aura lieu le dimanche de la solennité de la Fête-Dieu, le 7 juin 2015, à 10h00, en la collégiale Saint-Just.

La veille, samedi 6 juin, une récollection sera donnée à tous les premiers communiants, à la Maison Padre Pio, de 14h00 à 17h30.

La procession de la Fête-Dieu se déroulera cette année à l’issue de la Messe de 10h00, autour de la collégiale Saint-Just.

**Dates Importantes**

**20 juin**, kermesse paroissiale

**27 juin**, ordinations à Wigratzbad

**28 juin,** fête de saint Irénée (*fête patronale de l’archidiocèse de Lyon*) ;

Fête de l’école Sainte-Jeanne d’Arc, à 14h00.

**Aider la Fraternité Saint-Pierre**

****

**Dons réguliers par virement automatique**

La Fraternité Saint-Pierre vit exclusivement du produit des quêtes et des dons. Si vous souhaitez l’aider régulièrement, remplissez l’ordre de virement ci-dessous et transmettez-le, dûment rempli, à l’établissement bancaire tenant de votre compte. Si vous désirez recevoir un reçu fiscal (1), n’oubliez pas de nous communiquer une copie du présent ordre. Merci d’avance de votre générosité.

(1) Soixante six pourcent - 66% - du montant de votre don est déductible de vos impôts dans la limite de 20% de votre revenu imposable. Ainsi si vous faites aujourd’hui un don de 50 euros pour aider financièrement la Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre vous pourrez bénéficier d’une réduction d’impôt de 33 euros. Le don ne vous aura réellement coûté que 17 euros.

**Aider la Fraternité Saint-Pierre**

**ORDRE DE VIREMENT**

Je, soussigné (nom, prénom) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

titulaire du compte : . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . vous demande de bien vouloir virer, le . . . . . . . . . . . . . . . . . de chaque mois, la somme de . . . . . . . . €

à compter du ...../...../........ (inclus) jusqu’à nouvel ordre ou jusqu’au ...../...../........ (inclus).

sur le compte dont les coordonnées figurent ci-après :

**Bénéficiaire** : Fraternité Saint-Pierre - 1, ch. de petite Champagne 69340 Francheville

CL Lyon VICTOR-HUGO 30002 - Guichet : 01042 - COMPTE : 0000079277F Clé RIB : 40

Date et signature :

**Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre**

**Maison saint Padre Pio**

1, chemin de petite Champagne

69340 Francheville

Tél : 04 72 16 96 05 - Fax : 04 72 16 11 69

*www.communicantes.fr*

**Abbé Brice Meissonnier - Supérieur**

Tél : 04 72 16 11 61 Mobile : 06 60 42 21 79 Courriel : abflorimond@free.fr

**Abbé Jérôme Lebel**

Tél : 04 72 16 11 62 Mobile : 06 16 94 54 14 Courriel : lebelabbe@aol.com

**Abbé Benoît de Giacomoni**

Tél : 04 72 16 11 63 Mobile : 06 62 28 81 92 Courriel : abdgsp@hotmail.fr

**Abbé Thibault Paris**

Tél : 04 72 16 11 65 Mobile : 07 61 09 44 76 Courriel : [abbeparis@gmail.com](mailto:th_paris@hotmail.com)



**HORAIRES DES MESSES A LYON**

**Dimanches et jours de précepte**

*Confessions pendant la Messe de 8h30, et de 9h30 jusqu’au sermon de la Grand’Messe*

**08h30 :** **Messe basse en la Collégiale Saint-Just**

*41 rue des Farges, 69005 Lyon.*

**10h00 : Grand’Messe en la Collégiale Saint-Just**

**19h30 :** **Messe basse à la Maison Padre Pio**

*Confessions pendant la Messe*

**En semaine**

**à la Maison Padre Pio**

**9h00 et 18h30 :** du lundi au vendredi *(confessions de 18h00 à 18h25)*

**11h00 :**  le samedi *(confessions de 10h30 à 10h55)*

**Offrandes de Messes**

Messe : **17€**, Neuvaine : **170€**, Trentain grégorien : **565€**